

## **Le long de la falaise** **La marche de Vonsalkid**

David Clerson

---

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2528ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Clerson, D. (2007). Le long de la falaise : la marche de Vonsalkid. *Contre-jour*, (14), 37–40.

# Le long de la falaise

## La marche de Vonsalkid

---

David Clerson

Au pied d'une falaise, non loin de l'océan, Vonsalkid attend. Ses jambes reposent dans une mare d'eau froide. Il ne bouge pas d'un pouce. Seul son regard va et vient, regarde au loin : l'océan. Vonsalkid se demande parfois ce qu'il y a au-delà. Il ne sait pas nager. Il n'a jamais navigué. Construire une passerelle — peut-être — une très longue passerelle qui s'élancerait du haut de la falaise et irait loin là-bas, au-delà de l'horizon. Vonsalkid l'imagine, immense. Il y croit un instant, puis il ne sait plus. Ses jambes sont trempées dans l'eau froide alors qu'il regarde l'horizon.

L'attente, encore. Vonsalkid dirige son regard de l'océan à la plage, puis de la plage à la mare ; y voit son reflet, le touche du bout des doigts, déforme son image. De nouveau, l'attente. Quelque chose, dans la mare, monte le long de sa jambe, se glisse contre sa cuisse, s'y fixe : la ventouse d'une sangsue. Vonsalkid gémit, mais ne retire pas ses jambes de l'eau. Elles viendront une à une, ces petites bêtes... Il attend. L'ombre de la falaise le protège du soleil, empêche ses rayons de lui brûler le crâne, mais Vonsalkid frémit : l'eau est froide et lui immobile.

Assis au bord de la mare, il regarde sa prise : une dizaine de sangsues se sont collées à même ses cuisses ; c'est une bonne prise. La

plupart des sangsues sont de taille moyenne, mais l'une d'entre elles se démarque du lot, dodue. Vonsalkid n'en a jamais vu d'aussi grosse ; il la tâte du bout des doigts. Peut-être pourrait-il les faire toutes sauter dans l'huile, abondamment assaisonnées d'ail et d'oignon, les faire frire à feu vif et puis les manger, une à une, l'extérieur croustillant, grillé par l'huile et l'intérieur tendre, fondant sous la dent ? Vonsalkid les cuisinerait bien sur-le-champ, mais il hésite : il pourrait aussi lui en apporter, à elle ? N'était-ce pas là son idée première : lui en offrir quelques-unes, de préférence dodues ? Alors Vonsalkid détache une à une les sangsues de ses cuisses en s'aidant d'une courte lame bien affilée qu'il glisse entre sa peau et les ventouses des invertébrés. Ce faisant, il se coupe un peu ; quelques entailles. Les sangsues tombent à même le sol, s'accumulent en un tas grouillant. Lorsqu'il n'en reste plus une seule sur ses jambes, il les dépose dans un petit sac de jute qu'il porte pendu à son cou. Vonsalkid les sent grouiller contre son torse, tout près de son cœur qui bat très vite. La retrouver — elle — et les lui offrir. Le lui avait-il promis ? Il ne sait plus. Alors qu'il marche déjà le long de la falaise, il cherche à se souvenir : le lui avait-il promis ? Il voudrait savoir, marche en se tâtant l'oreille du bout des doigts, s'interroge : le lui avait-il promis ? Il aimerait bien l'avoir fait. Il ne fait pas assez de promesses. Elle aurait apprécié qu'il le fasse. Ses yeux auraient brillé, peut-être même aurait-elle rougi et puis elle se serait impatientée dans l'attente de son présent. Vonsalkid devait le lui remettre. C'est ce qu'il allait faire. Après tout, il le lui avait promis. Il le fallait.

Vonsalkid marche dans l'ombre de la falaise. Le vent qui souffle sur l'océan l'asperge de gouttelettes d'eau. Sans cesser de marcher, il se lèche parfois les mains et les avant-bras. Cela goûte salé. La fatigue lui pèse, mais s'il s'arrête, ce n'est que pour un temps, reprenant son souffle sans même s'asseoir avant d'aussitôt repartir. Il marche le long de la falaise, comme toujours, jamais au-delà, restant dans son ombre, n'allant pas tremper ses pieds dans l'océan. Il marche, le sang coule dans ses veines, bat contre ses tempes, pompé par son cœur. Les sangsues grouillent contre son torse, agitent leurs ventouses, s'entremêlent, excitées par ce cœur qui pompe près d'elles. Vonsalkid marche en tâchant tant bien que mal de garder le rythme malgré la fatigue, mais les sangsues — elles — grouillent de plus

en plus vite. Vonsalkid ne s'occupe pas d'elles. Il ne se rend pas compte qu'elles s'agitent. Il a la tête ailleurs. Il se rappelle, il se dit, que ces sangsues appâtées par ses jambes, il les a pêchées pour elle, qui doit l'attendre non loin d'ici, assise au pied d'un escalier métallique descendant le long de la falaise. Il l'y a déjà rencontrée, lui a adressé la parole et — qui sait ? — peut-être fait du charme. Tout en marchant, il croit apercevoir au loin cet escalier métallique qu'elle descend parfois et où — il lui semble — il lui a promis quelques sangsues. Elle y descend parfois et s'arrête, s'asseyant sur une marche, au retour de ses voyages sur les routes qui vont par le monde. Elle s'y repose, immobile. Le vent souffle sur son corps, dépose sur sa peau des gouttelettes d'eau salée.

Vonsalkid marche d'un pas lourd. La fatigue brouille sa vue, mais il voit maintenant — il en est sûr — cet escalier métallique qui descend le long de la falaise et au pied duquel il la trouvera. Cela fait battre son cœur, le force à reprendre le rythme. Elle l'attend, impatiente de goûter ses sangsues, mais Vonsalkid, dans sa marche, faiblit. Il courbe le dos sous l'ombre de la falaise. Les sangsues grouillent toujours sur sa poitrine, tout près de son cœur, mais lui perd le souffle. Il doit pourtant continuer. Elle l'attend au pied de l'escalier. Il ne faut pas la faire attendre. Elle ne doit pas perdre patience. Le présent qu'il lui porte grouille contre son cœur. Il le lui offrira. Sans doute le lui cuisinera-t-il avec de l'ail et des oignons. Peut-être daignera-t-elle ensuite se coucher à ses côtés, tout contre lui, pour qu'ils reposent ensemble au pied de la falaise, reprenant des forces, gavés de sangsues, se réchauffant, enlacés. Au réveil, ils se lèveront l'un avec l'autre et monteront l'escalier métallique, allant loin là-haut sous la lumière du soleil puis sur les routes qui vont par le monde.

Le vent souffle toujours, mais Vonsalkid est tombé face contre terre ; une terre humide. Des sangsues ont été écrasées par l'impact, d'autres grouillent encore dans leur sac, entre le torse de Vonsalkid et la terre humide. Vonsalkid pense à se relever. Il devrait le faire ; aller à elle, lui porter son présent, mais il ne trouve plus la force. Ramper ? Cela lui semble plus facile. Aller contre terre, le vent qui souffle depuis l'océan portant ses gouttelettes d'eau au-dessus de lui, tout contre la falaise au pied de laquelle, déjà, Vonsalkid va rampant. Tous ses membres sont mis

à contribution ; il va de l'avant. D'autres sangsues sont écrasées entre la terre et son torse, broyées par sa reptation — une purée de sangsues —, mais peu importe : il arrive à elle et, même mortes, elles seront encore fraîches, prêtes à être dégustées avec de l'ail et des oignons. Vonsalkid redouble d'effort, ses mains, en avant, tirent ; ses jambes poussent à l'arrière ; il avance dans un mouvement d'ensemble. Sa fatigue se joint au sol, est portée par le sol humide, par le sable qui se colle contre sa peau. Quelques sangsues grouillent encore contre son torse, tout près de son cœur. Il rampe, haletant, mangeant la terre à pleines dents, relève la tête ; plus que quelques mètres ; la reptation de Vonsalkid le mène à destination. Toujours rampant, il tend le bras ; ses doigts touchent les barreaux métalliques de l'escalier, il en empoigne un, le serre, la main couverte de sable humide et de sueur. Dans un ultime effort, Vonsalkid se redresse, avance sur les genoux, se tire jusqu'à la première marche de l'escalier métallique qui monte le long de la falaise, s'y assied. Personne ne l'attend : elle n'est pas là, mais elle arrivera sûrement, Vonsalkid n'en doute pas. Il se couche en boule sur la marche, les membres repliés. Le vent qui vient de l'océan souffle sur son corps, y déposant des gouttelettes d'eau salée. Il frémit. Les sangsues ont cessé de grouiller contre son cœur qui bat faiblement. Vonsalkid ne pense plus à elle alors que le vent souffle sur lui. Peut-être, au plus, a-t-il un soubresaut de contentement. Il sourit un peu du bout des lèvres : elle arrivera bientôt... Alors qu'il sombre, Vonsalkid se voit marchant sur une passerelle étroite partant du haut de la falaise et allant vers l'horizon. L'eau clapote sur l'océan. Son corps repose sur les barreaux glacés de l'escalier.